

Si vous avez assisté à des obsèques récemment, il est fort probable que vous ayez entendu une partie de Jean 14 que nous avons lu ce matin. En fait, il y a seulement une semaine, lundi dernier, j'ai co-officié pour des obsèques ici au Grand Temple, et l'autre pasteur a prêché sur ce texte. Je ne serais pas surpris non plus si, lors des obsèques pour mon ami Marty—qui est décédé il y a dix jours—que ce texte soit également lu et réfléchi. En fait, tellement de gens finissent par choisir Jean 14 pour les obsèques de leurs proches qu'au moins un de mes jeunes collègues pasteurs a un jour dit qu'il a cru comprendre que cet évangile faisait partie, des textes prescrits dans la liturgie protestante des obsèques.

Ce n'est pas le cas, mais ce passage est tout de même un texte de réconfort si apprécié par les gens avec les cœurs troublés qu'il est souvent choisi pour des obsèques—non pas parce qu'il dit la chose parfaite pour chaque situation de la mort d'un être cher, mais plutôt parce qu'il s'agit d'un mot de promesse dans un contexte de réconfort. Ces paroles de Jésus, prononcées à ses disciples les plus proches la nuit où il a été livré à la mort, font partie d'un discours plus long souvent appelé son discours d'adieu. Ces mots offrent réconfort et espoir, ainsi qu'une assurance qu'il leur « préparé un lieu » c'est-à-dire qu'il a imaginé déjà une manière par laquelle ils puissent continuer à être avec lui, un moyen par lequel cette séparation terrestre ne sera pas définitive, et que sa mort n'aura

pas le dernier mot. C'est pour cette raison que ces mots apportent un profond réconfort, espoir et assurance au moment du décès d'un être cher.

Mais tout cela peut se perdre lorsque nous allons trop vite à une autre phrase plus loin dans le même passage. Il est possible qu'on reste bloqué par l'idée que cette parole d'espoir soit interprétée comme une parole d'exclusion, que cette promesse de vie abondante soit transformée en formulaire pour savoir qui sera « sauvé » ou non.

Jésus, s'adressant à ses disciples, leur dit de ne pas laisser leur cœur être troublé. C'est peut-être ici que le problème peut commencer. Je crois, par exemple, que la traduction du mot « troublé » n'est pas assez forte, assez vive, assez robuste dans ce contexte. Le mot grec ici rendu comme « troublé » est beaucoup plus proche du sens de « *susciter la peur, ou la peur* ». Ce n'est pas une simple gêne, ni un petit ennui, ni une sorte de perturbation. Jésus dit, en effet : "Ne laissez pas les événements terribles qui se déroulent actuellement autour de nous, parmi nous et même en nous de susciter une *peur profonde* ou une *angoisse existentielle* dans votre cœur. Ne laissez pas les actes terribles ou remplis de peur vous définir, vous absorber, vous bouleverser. "

Pourquoi Jésus dit-il cela ? Les disciples s'inquiètent-ils de leur propre salut ? Probablement pas, à mon humble avis.

Mais le fait que ce texte ait été utilisé au fil des ans comme un test de pureté, comme une certification de l'orthodoxie, ou simplement comme indication de celui auquel Dieu est favorable —cela n'est probablement pas quelque chose qui aurait traversé l'esprit des premiers disciples en entendant Jésus prononcer ces mots.

En fait, Jésus leur disait au revoir. Il les préparait à un moment où il ne serait pas avec eux, du moins pas physiquement. Il les préparait à imaginer à quoi leur ministère commencerait à ressembler après son départ. Il bâtit la fondation pour de la venue du Saint-Esprit, pour qu'ils soient dotés, même sans sa présence, d'être la présence de Dieu, le Corps du Christ, la demeure du Saint-Esprit : *dans, avec et pour* le monde.

Et si vous avez déjà passé du temps avec quelqu'un vers la fin de sa vie, il y a des moments où les gens font la même chose avec les personnes qu'ils aiment. « Ça va aller », disent-ils. « Je vais m'en sortir. » « Tu vas t'en sortir. » « Je t'aime et je serai toujours avec toi. »

C'est essentiellement ce que Jésus fait ici. Il laisse à ses disciples des paroles de réconfort et de promesse au milieu de leur peur bien réelle et très honnête de la façon dont ils vivront cette vie sans Jésus. C'est ce que Jésus s'apprête à faire,

et les disciples ne comprennent pas encore tout à fait. Jésus dit qu'il part, et ils répondent : Partir ? Où vas-tu ?

Et il dit, ne vous inquiétez pas d'où je vais, parce que là où je serai, vous serez aussi. Et ils disent : ça a l'air super, Jésus ! Mais encore une fois, où seras-tu exactement ? Et peux-tu nous montrer le chemin pour arriver là où tu es, ou où tu vas être ? Et Jésus dit, je suis le chemin. Je suis le chemin, et la vérité, mais aussi la vie.

C'est donc fascinant pour moi de constater que, pour au moins certaines personnes, il est trop facile de passer devant ce mots de Jésus qui disent « Je suis le chemin, la vérité et la vie » et de se fixer sur la phrase suivante : « Nul ne vient au Père que par moi. »

Au fil des années, au fil des siècles, la promesse de cette première partie de la phrase s'est parfois perdue dans la seconde partie : certaines personnes voient ces paroles de promesse inclusive comme un appel à l'exclusivité. Plutôt que d'entendre Jésus dire « Je te fais un chemin, je te montre la vérité, et je vous donne une vie nouvelle et abondante », entendent-ils d'autres voix, parlant au nom de Jésus, disant « il n'y a qu'une seule façon de faire les choses, et c'est NOTRE façon ! »

Comme le prédicateur lors des obsèques de la semaine dernière me l'a rappelé, Jésus est le meilleur chemin, le chemin le plus clair et fidèle qui va vers Dieu le Père, mais en même temps, il existe de nombreux chemins différents pour nous mener à Jésus.

Par exemple, certains d'entre nous ont suivi Jésus toute leur vie, grâce à nos parents, grands-parents, enseignants de l'école du dimanche, chefs scouts et autres mentors qui nous montrent le chemin. D'autres d'entre nous ont commencé à suivre Jésus tout récemment, grâce à une invitation persistante d'un ami ou d'un être cher ; ou bien après avoir erré dans une Église sans une raison particulière, pour finalement trouver un endroit auquel on appartient ; ou bien après avoir enduré une nuit sombre de l'âme et découvrir la promesse de la vie dans une lecture autoguidée de la Bible ; ou bien après avoir parcouru assez loin de nombreux chemins différents pour découvrir finalement qu'il existe un autre chemin : un chemin qui mène à une vérité profonde et à une vie abondante.

Quand Jésus dit aux disciples : « Je suis le chemin », il dit également « vous connaissez déjà le chemin, parce que vous me connaissez déjà. » En fait, vous savez déjà tout ce que vous devrez savoir parce que vous me connaissez. Et Jésus dit, encore une fois, si vous me connaissez, vous connaissez Dieu aussi.

Dans ce cas, bien sûr, « Si tu me connais » n'est pas une menace, mais une promesse. Peut-être qu'il faut changer le grammaire un peu pour que ce soit plus clair : **puisque** vous me connaissez, vous connaissez Dieu. Cela n'a jamais été censé être conditionnel. C'était censé être une promesse vivifiante de la présence de Dieu révélée en Jésus lui-même.

Jésus dit adieu à ses disciples avec tendresse et avec vérité. Son « adieu » ne donne pas de réponses à tout ce que les disciples devront affronter. Cela n'explique pas ce qui va se passer. Cela ne suggère pas que tout cela sera facile. Cela ne rationalise pas ce qui va arriver. Et, ce qui est important, il n'y a aucune réprimande de la part de Jésus lorsque Thomas et Philippe posent leurs questions ou lui demandent : « Comment pouvons-nous connaître le chemin ? » et « Montre-nous le Père et nous serons satisfaits », car ce sont des questions nées de la douleur de la confusion et qui donnent voix à l'agitation du cœur.

Il y a les adieux qui sont tout à fait comme cela. Ce ne sont jamais vraiment des adieux définitifs : la façon dont vous vivez ensuite dans le futur a été changée à jamais grâce à la personne qui est maintenant partie.

Ayant eu la bénédiction de dire au revoir à un ami que je connais depuis plus de quarante ans, je sais que c'est vrai ; du moins, c'est vrai pour moi.

La bénédiction de pouvoir dire au revoir à mon ami Marty n'était pas que toutes des questions n'ont forcément pas trouvé réponse simplement parce que j'ai pu lui dire au revoir. Des questions sur sa vie, sa maladie, l'avenir de son épouse et de ses enfants, le mystère de ce qui se trouve au-delà de cette vie pour lui, pour moi, pour nous tous, ou même des questions comme « combien de temps me reste-t-il dans cette vie » — aucune de ces questions n'a trouvé son réponse. En même temps, le cadeau de lui dire « adieu » a fait que mon dernier souvenir vivant de lui était un très bon souvenir—un souvenir rempli de rires et de joie, de prières et de larmes, de souvenirs sacrés et de blagues stupides, d'hospitalité abondante et de promesses de maintenir de relations encore plus profondes. Ce n'était pas seulement une clôture au chapitre de la vie qui incluait mon ami : c'était un appel pour nous tous, le reste de notre groupe d'amis, à vivre nos vies d'une manière qui reflète le chemin qui s'est tracé devant nous, la vérité que nous avons appris à connaître, et la vie abondante que Dieu nous a si généreusement donnée.

C'est au cœur des dernières paroles de Jésus à ses disciples. Alors qu'il offre ces mots de réconfort, de promesse, d'espoir et de présence, il plante aussi la graine d'un appel dans leurs cœurs.

Que vas-tu faire maintenant ?

Qu'est-ce que cela va signifier maintenant ?

De quoi te souviendras-tu ?

Qu'allez-vous porter en avant, et qu'est-ce qui vous portera en avant ?

Mes sœurs et frères en Christ, puissions-nous trouver la grâce, la patience, la miséricorde et la persévérance pour continuer à suivre, à faire confiance et à vivre le reste de nos vies dans Celui qui est notre chemin, notre vérité et notre vie : Jésus le Christ. Amen.